

## Les parents face à la crise des valeurs

Par Pierre BENOIT, diacre, agrégé de philosophie, directeur de l'Institut des Sciences de la Famille à l'Université catholique de Lyon.

J'ai la rude tâche d'inaugurer ce congrès pour réfléchir avec vous sur le thème de la vocation du père et de la mère, dans une société en crise. J'imagine que beaucoup parmi vous sont aussi des parents, et que, comme éducateurs, comme enseignants, quel que soit le lieu même où s'exerce votre mission d'éducateur, vous avez à faire avec des parents. Or ceux-ci sont considérés, dans la pensée catholique particulièrement, comme les premiers éducateurs. Que signifie : « premiers » ? Certainement pas « exclusifs », mais au moins « fondamentaux » : ceux qui ont à répondre en premier lieu, à travers même leur chair, de l'existence de l'enfant, et son humanisation. C'est face à eux que va se situer systématiquement toute éducation. Donc c'est cela que j'aimerais mettre en valeur, peut-être, dans un premier temps.

Par ailleurs nous aurons à envisager comme contexte de l'éducation une crise bien particulière, qui est la « crise des valeurs ». Cette expression me semble désigner la perte de la dimension universelle des valeurs. Tous les observateurs sont à peu près d'accord pour dire qu'aujourd'hui l'idée que les valeurs soient perdues est une idée paradoxale. En effet, nous ne sommes pas dans un néant de valeurs, nous sommes plutôt dans une abondance de valeurs. Le résultat est à peu près le même. Avoir une multiplicité indéfinie de valeurs veut dire ne plus être capable de savoir laquelle vaut le plus, quelle est celle qui est la plus valable, celle à laquelle il faudrait se référer d'une manière commune et objective. C'est cela le relativisme. Il diffère d'une certaine forme de nihilisme des valeurs consistant à dire que rien ne vaut, rien n'a de valeur, et que toute action est absurde et inutile, que tout est voué au néant. Nous ne sommes pas exactement dans ce contexte là ; nous sommes bien plus dans un contexte où les valeurs sont multiples. Ce sont celles de l'argent, de la gloire, de l'honneur... Ce sont les valeurs individuelles de chacun, voire de chaque communauté, de chaque groupe qui se constitue pour lui-même et qui promeut ses propres valeurs. Le thème du communautarisme, pris sous son versant critique, renvoie non pas à une absence de valeurs, mais à des valeurs qui existeraient pour des groupes déterminés, et que l'on voudrait imposer à une société prise dans son ensemble.

Je crois que nous sommes avant tout dans ce contexte là. Mais évidemment l'idée du néant des valeurs, ou le rapport à l'idée du néant des valeurs, n'est pas très loin. Car si toutes ces valeurs sont identiques et doivent être considérées à l'identique, il faudrait par exemple considérer à l'identique, dans le champ de la famille par exemple, la valeur du couple homosexuel et la valeur du couple marié hétérosexuel (donc sexué fondamentalement) ; or, il faut quand même s'interroger sur ce qui est vrai dans l'ordre de la relation conjugale. En ce sens là, quand il y a trop de valeurs, on peut avoir cette impression que finalement, aucune valeur ne vaut ; d'où un sentiment possible d'angoisse et de néant. Cette crise des valeurs, c'est donc une perte de la dimension universelle des valeurs, c'est-à-dire de ce qui est digne d'estime. Par conséquent, la perte de la dimension universelle des valeurs signifie aussi une perte de leur dimension objective, le fait qu'elles vaudraient pour tout homme du fait de sa réalité d'homme, et non pas du fait de sa conscience subjective.

Il nous faut réaliser que l'idée qu'il y ait une crise dans la société est en réalité un problème permanent dans l'histoire. L'idée même que les valeurs soient en cause est aussi quelque chose de permanent. Je vais parler ici comme philosophe et comme diacre, bien sûr en référence avec la pensée chrétienne et plus particulièrement catholique de l'éducation. Lorsque nous parlons d'éducation et que nous parlons de la difficulté liée aux valeurs, il faut toujours nous souvenir qu'un texte tout à fait fondateur pour notre foi, le texte de la Genèse au chapitre II, et particulièrement au chapitre III, indique que l'homme lui-même a rompu une alliance avec Dieu, et s'est mis en inimitié à l'égard de Dieu et à l'égard de la Loi de Dieu. En ce sens, il s'est lui-même séparé des valeurs, de ce qui valait fondamentalement. L'idée qui est toujours présente dans ce texte est que nous sommes dans une situation de séparation d'à l'égard de ce qui vaut, et que nous avons besoin de le retrouver. Tout le message chrétien est un message de retrouvailles avec ce qui vaut fondamentalement, à savoir Dieu qui nous sauve, à travers la foi, mais aussi à travers un effort de réflexion, de pensée, et aussi, bien sûr, à travers une mise en pratique de ces valeurs. Ce problème des valeurs comme telles, ou de la crise des valeurs, il faut le prendre comme un problème qui renvoie à notre situation ontologique. Le mot est lâché ! Ontologique signifie « ce qui se réfère à notre être », ce qui se réfère à ce que nous sommes très fondamentalement. Notre situation ontologique est une situation de séparation avec Dieu, et avec ce qui vaut, très fondamentalement. Ainsi, la Loi est toujours l'objet, d'une certaine manière, d'une conquête. La question de l'alliance avec le réel, et de l'alliance naturelle avec le réel, l'idée que nous soyons en alliance naturelle avec le réel, est une idée, seulement une idée. Ce qui devrait être le plus naturel pour nous, parce que nous sommes des gens intelligents, des êtres moraux, que nous avons une conscience morale, l'idée que nous devrions être en phase avec ce que sont les valeurs morales, spontanément, cette idée se heurte à tous les constats que nous faisons, à l'extérieur de nous, et premièrement en nous. Il faut se rappeler ce contexte pour être capable de traiter la question de la crise des valeurs ; non pas comme une question qui ne nous concerne pas à l'intérieur de nous-mêmes, mais comme une question très fondamentale qui nous renvoie à l'exigence même de notre propre découverte de ce qui est universel, de ce qui est objectif, de ce qui est réel, de ce qui vaut.

Les parents sont confrontés très spécialement à cette crise des valeurs, de deux manières, en premier lieu parce que la parenté s'appuie sur l'organisation sociale : on n'est jamais parent seul. Il y a une raison qui est très fondamentale à cela, c'est que les enfants sont destinés à vivre en dehors de leur famille d'origine, à quitter leur père et leur mère, et donc ils sont amenés, par nécessité, à s'appropriier les valeurs de la société. L'éducation parentale tient compte de ce qui vaut, socialement. Par ailleurs, et de manière assez fondamentale - c'est une thèse qui sera importante dans mes propos - faire un homme, éduquer un être humain, c'est lui permettre d'accéder à ce qu'il y a d'objectif dans son humanité. Or la valeur, les valeurs, elles sont ou elles seraient ce qui, précisément, voudrait exprimer le sens de l'existence humaine. Lorsqu'on est dans un relativisme, il est difficile d'éduquer, parce qu'il est difficile de préciser vers quelle humanité il faudrait aller ; or il faudrait le préciser quand même d'une manière commune. En ce sens là, les parents sont actuellement confrontés à cette question de la crise des valeurs. Par ailleurs, il me faut bien signaler que la crise des valeurs ne doit pas être identifiée à une crise morale ou à une crise des comportements seulement. On pourrait tout à fait vivre dans une société avec des comportements pervers, hors normes, décalés, là même où les valeurs seraient tout à fait en place, c'est-à-dire que tout le monde saurait clairement et consciemment qu'il faute, continuerait éventuellement à fauter, mais saurait aussi clairement ce que signifierait ne pas fauter. La crise des valeurs, en ce sens là, n'est pas exactement une crise morale, ce n'est pas exactement non plus une crise du comportement :

c'est une crise qui touche aux références mêmes de ce qui vaut, de ce qui serait bon, de ce qui serait vrai, de ce qui serait juste, et de ce à partir de quoi il faudrait objectivement vivre.

Autre point, les parents sont, certes, confrontés à cette question de la crise des valeurs, mais il faut signaler aussi que les parents *doivent* éduquer en situation de crise. Toute parenté existe en situation de crise. En ce sens, la crise ne signifie pas une pente dans laquelle il faudrait s'engager pour glisser jusqu'en bas. Lorsque la parenté naît, c'est-à-dire lorsque « l'enfant paraît », selon la fameuse formule, les parents vivent toujours dans un contexte social qui est plus ou moins difficile. Est-ce qu'ils doivent renoncer alors au fait d'être éducateurs parce que le contexte social va mal ? Ou est-ce qu'ils devraient agir, en attendant que le contexte social aille mieux, éventuellement en s'engageant socialement, pour ensuite commencer à éduquer ? Bien sûr que non ! Les parents éduquent toujours, et toujours dans des situations de crise ! En ce sens là, la parenté est pétrie fondamentalement par un acte d'espérance : elle espère en l'humanité, elle ne présuppose pas que l'humanité soit là, immédiatement, et nous tous, éducateurs, nous ne le présupposons d'ailleurs jamais, même si nous rôlons dans la salle des professeurs que les enfants ne sont pas ce qu'ils doivent être. Il n'empêche que nous savons tous que, précisément, nous éduquons dans un contexte de crise : éduquer, c'est donc espérer ; éduquer, c'est faire montre de courage, c'est lutter contre la dépression même, lutter contre l'idée que la crise puisse avoir le dessus sur notre humanisation. C'est comprendre même que l'humanisation peut toujours s'effectuer là même où la société est en crise, voire en crise profonde. On peut, en ce sens là, toujours éduquer à l'humanité. Le problème est, bien sûr, de savoir quelle espérance, quel courage serait à maintenir face à ce problème spécifique, qui est une crise spécifique, à savoir la crise des valeurs. Je veux dire par là : quelle différence y aurait-il à lutter et à éduquer en situation de crise des valeurs par rapport au fait, par exemple, d'éduquer en situation de crise économique, ou encore de guerre politique, ou encore de famine ? Toutes ces crises réclament une forme d'espérance et de courage de la part des parents. Qu'est-ce que la crise des valeurs, spécifiquement, réclamerait comme courage ? Voilà une question à laquelle nous devons répondre.

J'aimerais donc, dans les développements que je vais faire sur ce sujet, dans un premier temps, réfléchir avec vous sur ce qui est mis en cause dans l'éducation, par la crise des valeurs. Ce n'est pas n'importe quelle crise ; donc qu'est-ce qui, spécifiquement, est mis en cause ? Dans un second temps, j'aimerais réfléchir, sur le fait que cette crise des valeurs, n'est pas simplement la crise des enfants ou des jeunes que nous avons à éduquer. Cette crise est en nous, elle nous habite : c'est aussi une crise des éducateurs. Il faut savoir, en ce sens là, comment l'éducateur peut vivre un itinéraire vers les valeurs, et lui-même retourner à ce qui a de la valeur. Et, en conclusion, je parlerai de la manière dont l'éducation aux valeurs peut s'effectuer dans une situation de crise des valeurs, aujourd'hui.

## **Portée de la crise des valeurs**

Une valeur, c'est, pour en redonner la définition, ce qui est digne d'estime sur la base d'une analyse rationnelle et donc du fait d'une proximité à une norme ou à un idéal. Une valeur, c'est en même temps quelque chose de concret, un objet qui a de la valeur, cette école dans laquelle nous nous trouvons, a de la valeur, comme école, mais aussi comme organisation architecturale ; une voiture a de la valeur, une personne a de la valeur, et bien d'autres choses concrètes. Ce qui a de la valeur, ce sont aussi, bien sûr, des comportements : respecter les lois, le code de la route, être poli... Tout cela renvoie à des valeurs, à *de* la

valeur. Tout cela a de la valeur, mais très fondamentalement, ces comportements et ces objets sont dits avoir de la valeur en rapport avec des éléments principaux qu'ils sous-tendent, comme par exemple la justice, la rationalité, la vie sociale, la liberté. C'est par excellence ces principes, que nous appelons des valeurs.

Est-ce que les valeurs ont de la valeur ? En quoi peut-on dire que les valeurs ont de la valeur ? Cela renvoie, bien sûr, à une réflexion sur les fondements mêmes du bien, réflexion de laquelle on ne peut pas complètement se dispenser aujourd'hui. On peut interroger la valeur des valeurs. Nous vivons, nous, de cette interrogation, d'une manière très ordinaire : dans l'ordinaire de notre éducation, nous disons « il faut être juste » ; et on pourra nous rétorquer : « et pourquoi faudrait-il l'être ? » ; « il faut être poli », « oui, mais pourquoi faut-il l'être ? » ; « il faut être obéissant à ceux qui nous éduquent », « oui, mais pourquoi faut-il l'être ? ». C'est-à-dire « pourquoi ces valeurs auraient-elles vraiment de la valeur ? ». C'est la question dans l'ordinaire et non pas théoriquement posée, et dans l'ordinaire, c'est la question, me semble-t-il, à laquelle nous sommes confrontés.

Qu'est-ce qui va devenir problématique dans l'éducation parentale, dans cette situation ? L'éducation, il faut le rappeler, c'est un processus interpersonnel dans lequel, comme le dit Jean-Paul II<sup>1</sup>, la communion des personnes et la communion réciproque des personnes est riche de sens ; de sorte que l'éducateur apparaît comme celui qui engendre, au sens spirituel du terme, une autre personne. Eduquer c'est engendrer une autre personne à elle-même, c'est lui permettre d'atteindre ce qui fait sa dignité de personne, à savoir (au moins donnons-en deux critères), de vivre dans la vérité, et d'être capable de responsabilité à l'égard d'une autre personne, jusqu'à se donner à l'autre. L'éducation est un processus interpersonnel dans lequel une personne permet à une autre, qui n'est pas pleinement humanisée, de le devenir, et d'accéder à sa dignité personnelle et à sa vie personnelle. A travers la crise des valeurs, qu'est-ce qui va se trouver fondamentalement mis en cause ? La crise des valeurs a un fondement, on l'a dit tout à l'heure, individualiste, c'est-à-dire qu'elle suppose que les valeurs sont constituées par l'individu même : « dis moi ce à quoi tu crois, et c'est cela qui aura de la valeur » ; c'est mon « je », ma conscience, qui indiquerait, identifierait ce qui vaut, ce qui est bien, ce qui est mal. C'est cela, l'individualisme des valeurs. Or, évidemment, si chacun a des valeurs différentes, si chacun apparaît comme la source même de ce qui vaut, alors plus rien ne vaudrait pour l'humain comme tel, sinon paradoxalement cette affirmation qui serait, elle, universelle, à savoir que l'individu choisirait ses valeurs. Mais ce ne serait qu'un paradoxe, car dans les faits, certains penseraient que non, à savoir que « les individus n'ont pas à choisir leurs valeurs ». Auquel cas nous serions dans une situation de contradiction. Le problème pour nous est donc de comprendre ce qui dépasse l'individu.

J'aimerais qu'on se pose cette question : qu'est-ce qui a une valeur supérieure aux individus ? Par exemple l'Eglise Catholique maintient l'idée que le mariage est indissoluble. Donc l'Eglise maintient l'idée que dans le cas même où quelqu'un vivrait de grosses difficultés conjugales, certes il devrait trouver les modalités de gestion prudente de celles-ci jusqu'à d'éventuelles mises à l'écart, jusqu'à des distances qui pourraient être plus ou moins longues, mais l'Eglise maintient toujours l'idée qu'il faille maintenir, de manière volontaire, le lien. De sorte même qu'on ne pourrait jamais le dissoudre ; on pourrait penser le dissoudre là où, en fait, il ne serait pas, dans la réalité même, dissout. Elle suppose là, par exemple, que le mariage, la famille, ont quelque chose de supérieur à la vie des individus. C'est aussi une vraie question du quotidien face à des jeunes, face à des élèves. Lorsqu'un élève nous dit : « je n'en peux plus de venir à l'école, ça m'est insupportable », il y a bien là lieu de

l'entendre. Mais si nous l'entendons systématiquement, nous supposons qu'il pourrait, finalement venir quand cela lui convient. On le renvoie alors à des obligations, à des règles etc... en disant « Il faut quand même que tu prennes en compte la collectivité, tu n'es pas tout seul ». Très bien, mais ça ne résout pas fondamentalement la question : « qu'est-ce qui vaudrait plus que toi ? » Qu'est-ce qui vaut plus que l'individu ? Excusez-moi d'insister sur cette question, parce qu'elle me paraît la question fondamentale à laquelle nous devons, en vérité, faire face.

Or il y aurait, au moins, deux choses qui vaudraient plus que l'individu, c'est ce qui le précède et ce qui va le suivre : ce qui le précède avant sa naissance, et ce qui le suivra, à savoir des institutions, par exemple. L'enfant naît dans une famille qui le précède, et peut-être en laissera-t-il une après lui. Il y a là quelque chose de plus grand que lui. L'ordre de l'Etat, de la Nation, vaut parfois plus que l'individu. Lorsqu'on peut réclamer dans une Nation à des militaires de se sacrifier pour leur Patrie, qu'ils y croient ou qu'ils n'y croient pas, d'ailleurs, quand on leur réclame, on suppose qu'il y a là quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes, que leur intégrité fondamentale. Il y aurait donc là des institutions : l'Eglise en est une aussi. Elle dit que d'une certaine manière comme telle, dans toute son objectivité, elle vaut plus que les individus qui la composent. Et toutes ces institutions-là réclament des individus un certain sacrifice d'eux-mêmes vis-à-vis d'elle.

La notion de sacrifice est très difficile à intégrer car aujourd'hui la notion d'effort tend à la remplacer. Or il existe entre elles une différence majeure : l'effort est une force que nous mobilisons en renonçant à certains plaisirs et à certains objets, en vue d'obtenir quelque chose de plus grand. Ainsi nous renonçons à des choses de ce monde pour obtenir des choses de ce monde plus grandes. L'effort peut toujours se justifier temporellement comme une certaine compréhension du temps des choses. De fait, dans des lycées, dans des écoles, nous réclamons des efforts. Le monde professionnel aujourd'hui réclame beaucoup d'efforts. Le sacrifice, c'est autre chose. En effet, ce qui est sacrifié est perdu, certes en vue d'un bien plus grand, mais d'un bien plus grand dont l'individu n'aurait pas nécessairement la jouissance temporellement. C'est quelque chose donc d'une autre nature que l'effort. Comprendre ce qui dépasse l'individu, c'est comprendre ce qui réclame non seulement effort, mais aussi un certain sacrifice de soi. Sortir du relativisme réclame d'avoir à penser aussi cela, ce qui n'est pas simple pour nous.

Donc, qu'est-ce qui vaut plus que l'individu ? Par exemple : le « groupe classe » vaut-il plus que chaque individu qui est à l'intérieur d'une classe ? La manière dont, de manière assez générale, nous procédons dans nos classes, montre que, oui, nous accordons plus d'importance au groupe qu'à chaque individu. Mais en même temps, nous intégrons tous, il faut le souhaiter, un intérêt pour chacun : chacun ayant sa différence propre, son génie propre, ses exigences propres, ses difficultés propres. Nous vivons sur les deux fronts. Mais lequel est le premier ? Lequel est le plus fondamental ? Aujourd'hui, il y a une orientation qui consiste à dire que c'est l'individu qui vaut plus. Pédagogiquement, ça se traduit par (et ce n'est pas mal non plus), un développement des pédagogies relationnelles, de la relation inter-individuelle du professeur et de l'élève : il faudrait donner à chacun exactement ce dont il a besoin. Le problème de ces pédagogies, est de déterminer le moment où il faut faire le pas, le passage, vers ce qui dépasse l'individu même.

Ce qui constitue aussi un problème dans l'éducation en temps de crise des valeurs est, au moins, la compréhension de la nature de certains éléments dépassant l'individu comme le sens des mots, la valeur même du langage. Parler, ce n'est pas simplement montrer du doigt

un certain nombre d'objets qui seraient dans notre expérience, c'est toujours exprimer une signification universelle. Dès lors que l'on pose que tout est individuel, la signification des mots ne peut plus être objective. On rencontre, dans cette période de crise des valeurs en même temps, de ce fait, une crise du langage : nous avons du mal à nous comprendre. Une conséquence pédagogique notable est que l'appel à la rationalité dans l'éducation devient difficile : l'éducation devient plus affective et moins rationnelle. Elle touche moins l'intelligence et beaucoup plus les émotions, beaucoup plus le corps, la sensibilité. La communication, qui semble un moyen pédagogique, est aussi en cause. Et si on va très loin, on dira que le sens même de l'expérience est en cause. Lorsqu'on n'a pas de langage universel et objectif, on ne peut présenter d'expériences qu'en les vivant et à travers des passages à l'acte. Le rapport au temps est en question aussi : se rapporter au temps, c'est avoir la capacité à parler des choses et du monde d'une manière qui ne fasse pas référence à l'effet qu'elles produisent dans l'instant, mais être capable de penser ce qu'il y a de stable, d'universel, et d'objectif. Dans l'éducation sont en crise, à cause de cela, les relations entre générations. La crise des valeurs, c'est aussi une crise des relations entre générations. Les observateurs, généralement, s'accordent à dire que le monde des jeunes devient un monde tout à fait à part du monde des adultes, et que le fossé se creuse. Mais on pourrait parler aussi du monde de plusieurs niveaux d'adultes : il y a un fossé entre les personnes âgées par rapport aux adultes qui ont globalement entre 50 et 30 ans aujourd'hui. Cette crise des valeurs est aussi une crise de communication à l'intérieur des générations, car nous ne percevons pas nécessairement le monde de la même manière.

A cause de cela, l'idée d'une non-violence éducative, tout en étant proclamée, devient difficile à réaliser, car être non-violent c'est avoir la possibilité de parler ; mais pour parler, il faut un ordre de la raison et un ordre des valeurs qui la sous-entende et soit porteur de la valeur de la parole. Donc l'idée même de non-violence et l'idée d'autorité, par opposition à celle d'un pouvoir violent est mise, dans les faits, en question, et on trouve beaucoup d'enseignants qui, manquant d'autorité, ou voyant leur autorité diminuer, soit sombrent dans la violence, soit sombrent dans la dépression. On observe un phénomène analogue chez les parents. Il semble donc que l'éducation parentale devienne problématique assez fondamentalement lorsqu'il y a crise des valeurs.

## **Reconquérir les valeurs**

Comment, et ce sera ma deuxième partie, reconquérir les valeurs pour les éducateurs et pour les éduqués ? Est-ce possible ? Je voudrais parler de cela, non pas en m'interrogeant sur la dimension stratégique de l'éducation, mais sur sa dimension fondamentale. La dimension stratégique consisterait à dire : « nous sommes dans une crise des valeurs, quelle(s) voie(s) pouvons-nous trouver pour nous arranger avec la situation ? », mais sans aller jusqu'aux fondements, c'est-à-dire jusqu'à réfléchir sur la manière dont nous pouvons retrouver des valeurs. Ma question porte à la fois, bien sûr, sur les éducateurs - comment eux peuvent retrouver cette question ?- mais aussi, on le verra tout à l'heure, sur les éduqués. Il faut bien comprendre le sens de la question : comment aujourd'hui pourrions-nous retrouver des valeurs ?

Et d'abord, qu'est-ce qui vraiment, qu'est-ce qui logiquement, présente une valeur ? La critique qui est faite aux valeurs dans la philosophie contemporaine est, pour parler très rapidement, souvent une critique de l'abstraction des valeurs c'est-à-dire de leur vacuité intellectuelle. « La justice, on peut en discuter, mais la justice, concrètement, dira l'objectant,

qu'est-ce c'est ? En quoi fait-elle vivre ? Je veux être juste : très bien, mais je pourrais m'épuiser, et épuiser mes forces vitales à vouloir réaliser un idéal, alors que moi, j'ai un corps, alors que moi, je vis une vie conditionnée, alors que je vis des émotions. » La critique très courante et très fondamentale qui est faite aux valeurs porte généralement sur leur abstraction, porte sur l'idée abstraite, pour être technique, de l'universel.

A cette idée abstraite il faudrait opposer une idée concrète de l'universel, c'est-à-dire de la manière dont des personnes, vous, moi, des parents, portent ce qui vaut, mais au travers de leurs comportements, de leurs regards, de leurs gestes, de leur manière d'offrir un cadeau, de leur manière d'écrire une petite carte à Noël ou pour le nouvel an, dans leur manière concrète d'exister. Car l'universel abstrait, justement c'est une abstraction : nous pouvons douter que cela existe. Ce qui existe, qu'est-ce que c'est ? Ce sont des êtres, ce sont des personnes. Donc les valeurs réelles doivent se trouver dans des personnes. La critique individualiste des valeurs porte donc sur l'abstraction des valeurs, et en même temps elle est porteuse d'une exigence de l'intégration personnelle des valeurs. Il s'agira d'être celui qui ne parle pas de la justice mais qui est juste, d'être celui qui ne parle pas de la vérité mais qui est vrai, d'être celui qui ne se contente pas de parler de la vie et du sens de la vie, mais dont les actes, les gestes et la vie sont porteurs de ce sens même. C'est en ce sens-là *l'exigence de donner un visage à la vérité et aux valeurs*.

C'est une question typiquement parentale. Réfléchissons : quel est l'objet de l'éducation parentale ? Possède-t-elle un objet particulier ? Le professeur de philosophie enseigne la philosophie, le professeur de physique enseigne la physique, l'éducateur de rues s'occupe de jeunes dans un cadre qui correspond à une mission relativement claire... Et le parent, quel est l'objet de son éducation ? Je tiens que l'objet de l'éducation parentale c'est précisément l'homme pris dans son intégralité ; et donc l'objet de l'éducation parentale est, en ce sens, universel. Pour mes enfants, je dois être un professeur de mathématiques, un pharmacien, éventuellement un médecin, un philosophe... je dois être pour eux quelqu'un qui prie, je dois être pour eux beaucoup de choses, et il n'y a pas d'objet spécifique auquel je doive seulement m'attacher ; tout doit être pris en compte dans l'éducation. Et cela est propre aux parents. En ce sens là, quand on dit « les parents sont les premiers éducateurs », on ne veut pas simplement dire qu'ils sont les premiers à prendre en charge l'enfant dans le temps, on veut dire qu'ils ont une primauté existentielle et une primauté quant à l'objet même de leur éducation de sorte que toute autre éducation se réfère à l'éducation parentale, car toutes les autres éducations (sauf peut-être l'éducation religieuse) sont des éducations spécifiques, qui ont un objet spécifique et limité. Donc l'universel dont nous parlons, et le retour aux valeurs dont nous parlons, renvoie à un retour concret aux valeurs, donc à un universel concret, pour parler le langage philosophique de Hegel.

Voilà ce qui me paraît important aujourd'hui. Les parents et les enfants sont concernés par cela. Les parents le sont sans doute de manière première, et je voudrais signaler que le parent a cela comme objet éducatif, mais que lorsqu'il devient parent, il n'est généralement pas digne de cet objet-là. Autrement dit, si l'éducation parentale porte sur la totalité des valeurs, sur ce qui fait la valeur même de la vie, et de l'existence, bref si elle a une signification ontologique réclamant une parfaite maturité, cependant ordinairement les parents *deviennent parents*, deviennent dignes de cela au travers de l'expérience qu'ils ont avec les enfants. C'est toujours frappant de voir comment, et je pourrais le dire pour ma part, on devient parent voirsans même que je n'avais pas compris certaines choses essentielles de la vie, mais en les comprenant au fur et à mesure. Le caractère concret de l'universel est l'objet d'une conquête et d'un itinéraire.

Qu'est-ce que devraient être les valeurs des parents ? Comment peuvent-ils, donc, vivre cet itinéraire ? Comment peuvent-ils découvrir leur vocation de parents ? A partir de quoi ? La notion de vocation parentale et de vocation éducative, il faut pour bien la saisir, la saisir dans son objectivité. On parle généralement de vocation en parlant d'appel : appel, cela renvoie à l'idée d'avoir à écouter, donc à un engagement du sujet dans l'écoute, et souvent à un sentiment, à quelque chose qui s'exprime sous la forme d'un sentiment, d'une émotion : « je me sens attiré vers quelque chose, je me sens appelé à devenir parent, je me sens appelé à devenir religieux ou religieuse, ou à être prêtre » ; on est du côté subjectif. Mais la notion de vocation, elle est à reprendre aussi sur le plan de son objectivité. Etre parents signifie de remplir des tâches objectives. Etre parent, c'est accueillir concrètement un enfant : cela signifie le protéger, cela signifie prendre les moyens de le loger, cela signifie de conserver son intégrité corporelle, psychique, spirituelle. C'est objectif, tout cela : cela signifie d'avoir à travailler pour que lui vive, cela signifie d'avoir à maintenir pour lui, parce qu'il est là, une ambiance familiale sereine ; cela signifie d'avoir à accompagner le développement de sa vie jusqu'au moment de sa maturité : cela est quelque chose d'objectif. Cela signifie d'avoir à l'éduquer, c'est-à-dire de prendre les moyens pour qu'il accède à son humanité dans son intégralité. Etre parents, cela ne signifie pas essayer de sentir qu'un jour il faudrait qu'on puisse le faire, mais être engagé objectivement, concrètement à le faire. En ce sens là la vocation parentale, éthiquement, s'exprime sous la forme d'une responsabilité, et pas simplement sous la forme d'un désir, d'un appel, d'un sentiment et au contraire renvoie à une donnée objective.

Par conséquent l'itinéraire vers l'objectivité de l'éducation et des valeurs dans l'éducation, passe par le fait de comprendre l'objectivité de l'éducation parentale et de la vocation parentale. On ne peut pas ne pas tenir compte de ces éléments-là. Et je parle ici de ce qu'il y a de commun aux parents, je parlerai après de ce qu'il y a de différent entre le père et la mère. Ce sont des éléments communs à la parenté. L'idée qu'il y ait interchangeabilité des rôles est une idée sans doute à creuser, mais il y a, pour comprendre l'interchangeabilité des rôles, d'abord à comprendre le fait qu'il existe des rôles parentaux. Et puis ensuite il existe des situations objectives différentes. De fait, la mère, en tant qu'elle est porteuse d'un enfant, est dans une situation de proximité et de responsabilité quand au fait d'être un milieu, ou de produire un milieu pour le développement de l'enfant. Ce que le philosophe Levinas exprime très bien en disant que la mère, c'est la maison. Elle l'est quant à son corps, à la fois fondamentalement parce qu'elle porte l'enfant, mais elle l'est aussi quant au développement du milieu, car tout le milieu de l'enfant fera référence à son corps. Je vous passe les références ici de psychologues sur ce thème, pour attester assez fortement cette donnée. Il y a là un rôle maternel qui conjointement engage un rôle paternel, au moins par un travail, par la transformation du monde : Il faudrait, bien sûr, penser, ensuite, aux contextes sociaux qui rendent difficile le travail, qui rendent difficile la maternité, aux contextes aussi des sensibilités, de l'histoire des individus, etc. Toutefois l'itinéraire des parents passe par la redécouverte de ces rôles objectifs qui renvoient à une compréhension réelle de ce que signifie être un homme, ce que signifie être une femme, ce que signifiera être père, ce que signifiera être mère. Se réconcilier avec ce réel constitue un objectif pour se libérer de la crise des valeurs.

On pourrait penser à un itinéraire des éduqués. Mais celui-ci repose sur la qualité de l'éducateur. Eduquer une personne humaine et l'introduire à la réalité des valeurs, c'est mobiliser très fondamentalement son intelligence au travers d'un rapport personnel. Regardez comment un enfant apprend à parler : il apprend à parler parce qu'il a une mère qui lui parle, parce que sa mère parle à un père, parce qu'elle parle éventuellement à d'autres enfants, ou à

d'autres personnes autour de lui. Il n'apprend pas à parler par une vision abstraite du langage, il apprend à parler par un contact, dans une relation aux personnes. La vérité, le monde et le sens du monde prennent un visage pour lui. En ce sens-là, l'enfant accède à sa personnalité par le fait qu'une autre personne est devant lui et que cette personne est dans un rapport positif à lui, c'est-à-dire le veut en tant qu'il est une personne. On pourrait appeler cela « amour », aimer quelqu'un concrètement, en tout ce qui le constitue. Si c'est par cette relation personnelle que l'éducation s'effectue, alors l'éducation repose sur l'éducateur et sur l'humanisation de l'éducateur.

Si c'est sur la personne que repose l'éducation et reposera le rapport aux valeurs, c'est donc sur l'exemple de la vie de l'éducateur que reposera l'ensemble de l'éducation, et en particulier sur l'exemple parental. Si les parents se réfèrent à l'ensemble de l'existence de l'enfant, c'est par leur exemple fondamentalement que se vit et que se fait l'éducation. De l'exemple je ne dirai que deux choses : l'exemple est une référence normative à une vie humaine, et une vie humaine concrète. Et l'exemple est en même temps une référence qui est libre : on est toujours libre de ne pas suivre un exemple. L'exemple, c'est ce qui appelle à la liberté en même temps qu'il présente quelque chose de réellement vécu chez une personne. Les parents sont, en ce sens, premiers éducateurs ; l'éducation de leurs enfants passe par le fait qu'ils vivent ce qui constitue toutes les exigences de la personne. Je dirais qu'ils le vivent aussi de manière extrêmement concrète et eux-mêmes dans une relation personnelle.

D'où la relation à une structure qui est une structure de la famille, et à la cause de cette structure qu'est le mariage. Le mariage est un élément constitutif de l'éducation parentale par lequel les enfants peuvent grandir en humanité. J'entends par mariage ce que l'Eglise catholique entend par « mariage naturel », c'est-à-dire la forme institutionnel que prend l'engagement conjugal inter-personnel d'un homme et d'une femme. Le mariage ne consiste pas seulement à valider une relation affective, il exprime la loi objective de la responsabilité familiale. Jean-Claude Sagne dirait qu'il exprime la « loi du don ». Dans le mariage, le plus intime rejoint le plus objectif par une symbolique sociale. Le mariage est donc un cadre dans lequel l'amour le plus libre prend une forme objective. L'exemplarité parentale n'y est pas seulement signifiée, elle y est structurée. Même sous ses formes tragiques, même sous ses formes dramatiques, même sous ses formes difficiles, l'éducation parentale trouve dans le mariage un lieu de sens au-delà de l'individualité des parents. Or les parents trouveront à éduquer aux valeurs leurs enfants à partir du moment où ils trouveront aussi pour eux ce qui constitue les références supra individuelles de leur existence.

Parmi les références qui sont plus grandes qu'eux, il faudrait mentionner spécialement une première, celle de la société organisée par le droit. Une autre me paraît encore plus intégrative et encore plus forte, qui est celle de l'Eglise, et de ce point de vue-là, les parents trouvent aussi les valeurs qui constituent leur parenté à travers quelque chose qui est plus grand qu'eux. Enfin, une dernière référence me semble essentielle : c'est celle de la parole biblique. Sans doute Monseigneur Barbarin en parlera-t-il demain. Je me contenterai de souligner que c'est un élément de référence objectif, qui permet à la parole parentale d'être elle-même fondée sur quelque chose qui la dépasse.

Vous voyez qu'à travers tout cela, lorsque nous réfléchissons sur la vocation du père et de la mère dans une société en crise, nous sommes amenés à comprendre qu'il existe des itinéraires de retour vers l'objectivité des valeurs. Ce retour vers l'objectivité des valeurs réclame un effort pour chacun, et en même temps un effort collectif. Il suppose aussi d'avoir à comprendre en quoi ce que j'ai à dire peut être vrai, et en quoi d'autres valeurs peuvent être

moins vraies. Ca suppose aussi un discours critique, et en ce sens-là une mise en question assez forte du relativisme, y compris sur le plan politique. Il y a lieu d'expliquer à des enfants, par exemple, pourquoi nous avons telle référence et pourquoi le voisin ne l'a pas. Et il y a lieu de l'expliquer, non pas dans un discours haineux ou excluant l'autre, cet autre qui très souvent peut nous donner des exemples de vie au quotidien. Mais il y a lieu de le comprendre dans un discours sur l'ignorance possible de l'humanité qui est aussi la sienne ; un discours sur le pardon, un discours sur la compassion vis-à-vis de l'ignorance ; le discours du Christ disant : « pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ». C'est celui dont nous avons à vivre, nous, aussi, très fondamentalement, dans nos relations aux valeurs.

Et nous avons à comprendre aussi comment nous devons avoir pour modèle le Christ même dans la manière dont il fait découvrir les valeurs au monde et aux hommes. Quand le Christ dit : « lorsque je serai élevé de terre, alors vous saurez et vous comprendrez que je suis » ; c'est-à-dire que je suis Dieu, c'est-à-dire que je suis la source des valeurs, que je suis moi-même celui par qui tout a été fait, en qui toute chose prend sens, le Verbe qui était auprès du Père, tourné vers le sein du Père. Lorsque je serai élevé de terre, et cela se dit d'abord de l'élévation du Christ sur la Croix, alors vous saurez que je suis.

Autrement dit, les valeurs, dans leur universalité, au-delà de tout relativisme, ne peuvent être découvertes et portées par l'éducateur qu'à condition qu'il accepte lui-même de donner sa vie pour ce qui vaut. La vérité nous réclame, très radicalement. La vocation parentale, comme la vocation éducative en général, en tant qu'elle se réfère à la vérité sur les valeurs, est aussi une vocation au *martyr de la vérité*, une vocation qui est à porter d'abord en considérant le Christ, mais aussi une vocation qui éclaire de manière concrète toutes les souffrances et les difficultés que nous pouvons vivre dans la transmission même des valeurs. Il est normal de vivre des souffrances dans la transmission des valeurs. Je vous laisse avec cette parole sur le martyr, mais avant tout sur la Révélation du Mystère du Christ, Celui qui nous révèle la source même des valeurs et de leur salut.

1 *Lettre aux familles.*

Nom du document : P. BENOIT Eduquer face à la crise des valeurs.docx  
Répertoire : C:\Documents and Settings\187352\Mes documents\recup\NAUDI\archsnaudi\naudiwordArch\octobre2005comm\BX2009\CLEX AVIER  
Modèle : C:\Documents and Settings\187352\Application Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot  
Titre :  
Sujet :  
Auteur : dufourx  
Mots clés :  
Commentaires :  
Date de création : 02/12/2010 09:37:00  
N° de révision : 1  
Dernier enregistr. le : 02/12/2010 09:40:00  
Dernier enregistrement par : dufourx  
Temps total d'édition : 3 Minutes  
Dernière impression sur : 16/12/2010 17:02:00  
Tel qu'à la dernière impression  
Nombre de pages : 10  
Nombre de mots : 6 030 (approx.)  
Nombre de caractères : 33 168 (approx.)